

# VALLÈS

ET SON TEMPS

TEXTES  
POUR  
Aujourd'hui

LAROUSSE

**TEXTES**  
**POUR AUJOURD'HUI**

---

*collection dirigée par Pierre Barbéris  
et Georges Jean*



# **VALLÈS ET SON TEMPS**

par  
**PIERRE COGNY**

Professeur à la Faculté des Lettres  
et Sciences Humaines  
du Mans

**LIBRAIRIE LAROUSSE**

17, rue du Montparnasse  
et 114, boulevard Raspail, Paris VI<sup>e</sup>

© **Librairie Larousse, 1980.**

Librairie Larousse (Canada) limitée, propriétaire pour le Canada des droits d'auteur et des marques de commerce Larousse. — Distributeur exclusif au Canada : les Éditions Françaises Inc., licencié quant aux droits d'auteur et usager inscrit des marques pour le Canada.

© by S.P.A.D.E.M. et A.D.A.G.P., 1980.

**ISBN 2-03-861028-2.**

# Table des matières

<b>La genèse d'une révolte</b> . . . . .	7
« Ma mère me dit qu'il ne faut pas gâter les enfants » . . . . .	13
Les réfractaires . . . . .	15
Ma mère . . . . .	17
Le collège . . . . .	24
Le lycée . . . . .	29
L'argent . . . . .	38
L'actionnaire . . . . .	43
Opérations de Bourse . . . . .	44
Mes Humanités . . . . .	46
Les victimes du livre . . . . .	50
La pension Legnagna . . . . .	53
La rue de province . . . . .	67
Jeunes élèves . . . . .	73
<b>« Qui triomphe au collège entre en vainqueur dans la carrière »</b> . . . . .	77
L'avenir . . . . .	79
2 décembre . . . . .	85
Ba be bi bo bu . . . . .	92
L'épingle . . . . .	100
Monsieur, monsieur Bonardel . . . . .	107
Je me rends . . . . .	119
<b>« Je viens de passer un ruisseau qui est la frontière »</b> . . . . .	129
La conférence . . . . .	133
Victor Noir . . . . .	138
La guerre . . . . .	151
« Le Cri du peuple » . . . . .	161
La Commune . . . . .	164
La dernière séance . . . . .	171
Les incendies . . . . .	174

<b>Documents</b>	177
Critique littéraire	177
L'art populaire	177
Le roman bête a du plomb dans l'aile!	182
<b>Fiche pédagogique</b>	187
Place de la trilogie dans les « genres littéraires »	187
Une rhétorique de journaliste-chroniqueur	188
Une société d'asocial	190
Repères chronologiques	191

## La genèse d'une révolte

Choisi déjà en fonction de son titre signifiant *les Réfractaires*, le texte liminaire, et voulu tel, l'a été aussi parce qu'il nous a paru fournir un grand nombre d'informations sur ce qu'il faut bien appeler le « cas Vallès. »

Vu « du dehors », il fonctionne presque exclusivement sur la rhétorique, et l'apparence est trompeuse, car ces envolées de rhéteur ne sont pas purs exercices de style. Automatismes acquis au long de ces études abhorrées de collège et de lycées tics et thérapeutique à la fois, elles sont le point initial et final de la boucle qui se referme sur elle-même : au commencement était le verbe — si chargé de rhétorique — et le verbe a engendré la pensée qui, à son tour, a engendré le verbe.

Parue dans le *Figaro* du 14 juillet 1861, date dont le symbolisme est à lui seul une rhétorique, cette définition des réfractaires résume le court passé de Jules Vallès (il a 29 ans) et annonce son avenir (il lui reste 24 ans à vivre). Il la propose comme si, déjà, il avait parcouru la totalité de sa route, comme si les hiers étaient nécessairement gros des lendemains, et il se trouve que cette exaltation langagière est d'une lucidité prophétique.

Il était né réfractaire comme on l'a fabriqué rhéteur et il vaut la peine de regarder d'un peu près ces lignes.

A propos de ce qui devrait être une simple définition, éclate la révolte personnelle, avec un étonnant mélange d'évocations idylliques qui rappellent les bergeries du 18<sup>e</sup> siècle, de regrets personnels déguisés, d'affirmations du JE, pour aboutir à une négation, qui sera à son tour l'amorce d'une longue série d'affirmations truffées d'interventions autobiographiques, où l'on pourrait presque lire en filigrane la trilogie.

Il n'est pas un réfractaire au sens habituellement donné par les dictionnaires, puisqu'il ne s'agit point d'échapper à la conscription, mais il ne l'est pas non plus parce que ce n'est pas à lui que le père aurait glissé des balles ni sa mère un pain de six livres, il n'y aurait pas eu chez

les Vallès d'embrassades d'adieux. Il n'y en eut pas, quelles que fussent les circonstances. Ces réfractaires de « notre empereur le premier », il les envie pour l'amour dont il a été frustré : bannis volontaires de l'univers de la légalité — position non négligeable — ils ne sont pas pour autant des exclus de l'amour — amour familial du moins, auquel les plus déshérités ont droit.

Il se sent tout près de ces gens qui *avaient peur de la caserne, non du combat, peur de la vie, non de la mort*, mais qui appartiennent à une époque révolue. Déclassé de l'Histoire, comme de la Société.

Mais ses « réfractaires à lui » sont tout autant des déclassés, et c'est ce qui l'attire en eux, ce qui l'invite à proposer une série de portraits-auto-portraits peints à coups de métaphores et d'antithèses, d'anaphores et d'énumérations, figures d'hommes traduites en figures de rhétorique. Métaphores, le « fumier des villes », « le souffle de l'ambition », « prendre un numéro dans la vie » (comme au tirage au sort des conscrits), « couper à travers champs », « mettre en partant ses bottes de sept lieues pour se retrouver à mi-côte en savates », etc...

Antithèse presque fonctionnelle entre le réfractaire des villes et le réfractaire des champs, antithèses à chaque étape du parcours : le monde/la solitude, faire de tout/n'être rien, fréquentation des écoles/absence de diplômes, officier (de carrière)/volontaire, fou/tranquille, douleurs/comiques, etc...

Anaphore du mot *réfractaires*, tout au long du texte, qui fait penser, trente-trois ans avant la lettre, au *J'Accuse* de Zola, énumérations des grandeurs et des misères mêlées, des espérances et des découragements, des succès dérisoires et des sublimes ratages, avec, pour consolation, le rire rentré de l'ironie.

Il y aura lieu de revenir sur la rhétorique de Jules Vallès. Dès à présent, nous pouvons affirmer qu'elle n'est pas gratuite, qu'elle soutient toute la pensée et qu'elle en est à la fois le support et comme le moyen d'expression naturel.

L'intérêt essentiel de ce texte, son premier écrit personnel (ce qui n'est pas le cas de *l'Argent*, antérieur de 5 ans), est que Jules Vallès s'y révèle tout entier, presque aussi clairement que dans la trilogie et qu'y apparaît à nu le moteur de toute son œuvre, la révolte.

Quand il le rédige, en 1861, il a 29 ans. Sur le plan scolaire et universitaire, en dépit de dons certains, il est allé d'échec en échec, les quelques prix glanés au cours des ans restant d'un poids léger. Bachelier à 21 ans par protection, — l'expression est strictement conforme à la réalité — journaliste à la petite semaine — toutes les semaines n'ont pas sept jours — il n'a, depuis la révolution de 1848, qui a été la révéla-

tion de sa vie, vécu que dans le refus. Pour être plus précis, il faudrait dire qu'il a trouvé une justification à ses refus. Les cruelles déceptions qu'il avait pu connaître dans sa famille ou dans ses études ou dans ses velléités de faire carrière quelque part, puisqu'il faut bien vivre, lui auraient laissé quelques remords. Quand il prend conscience que c'est peut-être bien la société qui est mal faite, il s'accorde avec lui-même. Les années passent et, paradoxalement, il trouve son équilibre (équilibre tout paroxystique) dans la défaite de 1871 et, surtout, la Commune, comme si cette période de revers, de souffrances et de troubles avait été son horizon d'attente et qu'il ait eu besoin, pour s'exprimer, du bouleversement national, puis de l'exil où il touchait à nouveau le fond du malheur.

Nous retiendrons essentiellement de ce qui précède que la série des *Vingtras* n'a pas été écrite à chaud, mais qu'elle s'est étirée sous des titres divers, dans des revues différentes et sous des signatures variées, de 1878 à 1882.

Ainsi donc, enfance et adolescence ont été revues, *réécrites* à la lueur d'événements largement postérieurs et, comme il advient souvent, trois dates sont à considérer :

- 1) la date de l'événement ;
- 2) la date de l'écriture ;
- 3) la date de la lecture ou réception, qui se poursuit, elle, au fil des ans, la lecture pouvant être à son tour largement influencée par les événements contemporains.

La trilogie, dans ces conditions, occupe une place à part dans la série des souvenirs d'enfance et de jeunesse et n'a même que peu de points communs avec les histoires misérabilistes, comme celles de Dickens ou de Daudet. David Copperfield, Oliver Twist, Daniel Eyssette ou Jack sont des enfants « apolitiques », enfermés dans leur petit monde de misère et parfois éclairés par un sourire de tendresse qui dissipe pour un instant leurs chagrins. Jacques Vingtras, lui, est déjà un petit quarante-huitard avant quarante-huit, un communard avant la Commune. Ses réactions d'écolier sont celles d'un révolutionnaire, avec des embryons de raisonnement, des aptitudes au jugement au-dessus de son âge, des révoltes disproportionnées, de perpétuelles reconstructions *a posteriori*. Un bon exemple est sa passion pour Robinson Crusoé. Pour la plupart des jeunes lecteurs, Robinson est une sorte de modèle fantasmatique, plein d'ingéniosité, qui a le privilège de vivre une aventure extraordinaire. On admire la reconstruction *ex nihilo* d'une véritable civilisation en une île inconnue, fabuleuse et

appelée sauvage parce qu'elle est *autre* par référence à tout ce qui est connu. Jacques Vingtras partage, certes, ces ivresses, mais il débarque sur la terre mystérieuse comme un bagnard en rupture de chaînes, qui n'a aucune hâte de voir au loin la voile ou la fumée du bateau qui pourrait venir le recueillir pour le replonger dans son enfer quotidien. Il ne part pas tant en assoiffé d'ailleurs qu'en déporté, ce qu'il sera trente ans plus tard. Il a compris après la Commune le livre qu'il avait tant aimé avant !

Ainsi, entre l'avant et l'après, de part et d'autre de la parenthèse que constitue la Commune (préparée par la révélation que fut pour lui la révolution de 1848), il n'y a pas d'hiatus et ce continuum s'explique et se justifie par une constante : l'attraction/répulsion d'une enfance qui lui a permis de prendre conscience très tôt de l'injustice sociale et de pouvoir considérer sa famille comme l'image de la Société, donc de se contempler dans la Société comme dans une sorte de miroir déformant.

Sa situation, en fait, n'est originale qu'en raison de sa relation aux parents et singulièrement à la mère. Quand la microsociété père-mère-enfants échange des rapports affectifs normaux, il est rare que l'enfant se pose prématurément des problèmes ou imagine des remises en question. Il en va tout différemment quand la Société est représentée par une mère comme celle dont le portrait ouvre *l'Enfant* :

Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté.

S'il est légitime de voir une intention rhétorique dans les homoeotéleutes *dorloté, tapoté, baisotté, fouetté*, il n'en existe aucune dans l'interrogation « ai-je été nourri par ma mère ? » L'incertitude en ce domaine engendre une angoisse et une révolte que traduit le verbe *mordre*. Les conclusions parapsychanalytiques seraient faciles à imaginer autant que dangereuses pour l'interprétation. Le texte parle assez clairement pour qu'on se passe d'exégète : repoussé dès la petite enfance par la mère, seule représentation de la Société, Jules repousse à son tour la Société parce qu'avec elle périra cette mère qu'il croit haïr et qui n'est pas loin, en bien des pages, d'incarner le mal absolu. Réfractaire à sa façon, comme son fils, Mme Vingtras n'accepte pas la Société où l'enferme son mari, mais elle a la prétention, non pas de changer la Société, ce qui serait louable, mais de s'y adapter, de coller à elle, dans

la faible mesure de ses moyens, d'en gravir et d'en faire gravir aux siens ces fameux échelons imaginaires qui, toujours, ont fasciné la petite bourgeoisie. A sa devise « monter à plat ventre » Jacques opposera très tôt la sienne : « faire face ». Cette économiquement très faible était née capitaliste et Jacques pardonnera, moins que les fessées et les taloches, le récit complaisamment répété, à la manière des épopées, des précoces opérations financières de sa génitrice :

Elle a commencé par acheter un pigeon avec sept sous qu'on lui avait donnés, parce qu'elle avait gardé les oies. Elle a engraisé le pigeon et l'a revendu pour acheter un agneau qui sortait du ventre de la mère. Elle a revendu cet agneau et s'est procuré un veau, toujours du même âge. (*l'Enfant*, chap. 13).

Jacques a préféré que le pot de Perrette fût brisé et il a toujours mieux aimé chanter avec la cigale qu'amasser avec la fourmi.

Une société qui invite les pauvres à se priver de tout sans être sûrs pour autant d'avoir un jour quelque chose est mal faite. Si Mme Vingtras n'avait pas rougi du fumier de son Velay natal, son fils aurait pu l'aimer. Il ne souhaitait même que cela, mais elle n'a cessé de l'enfermer dans les règles mal comprises de la civilité puérile et honnête à l'usage des pauvres gens qui croient masquer leurs origines, comme elle a torturé son ancien séminariste de mari pour en faire un agrégé malgré lui dont elle ne fut pas même capable de profiter.

Poil de Carotte, contemporain de Jacques Vingtras, a, comme lui, souffert d'être un mal aimé, mais il est devenu presque méchant, si le mot a un sens, et n'a pas pensé à refaire le monde. Il deviendra introverti et il n'étendra pas à l'humanité le cas Lepic-Renard. Jules Vallès, lui, extraverti, se battra pour qu'il n'y ait plus nulle part de Jacques Vingtras. Mais, de même que Jules Renard mourra dans la peau de Poil de Carotte (ce sont les derniers mots de son *Journal* (« ... comme quand j'étais Poil de Carotte »), Jules Vallès aidera toute sa vie le petit Jacques à lutter contre les injustices et la misère.

En donnant une place considérable dans nos textes à la trilogie, nous avons voulu rappeler qu'il n'y avait pas un tel décalage entre l'œuvre autobiographique et le reste. L'autobiographie de Jules Vallès, d'ailleurs, est essentiellement celle de son époque et de tous les événements auxquels il a été mêlé. Le JE n'est pas usité par le seul Vingtras, mais tout autant par le journaliste, par le critique littéraire, par l'épistolier, naturellement, et l'unité de ce JE que le lecteur rencontrera à chaque page, qu'elle soit détachée de la trilogie ou d'autres écrits, est dans

la révolte généreuse et constructive d'un mal guéri de son enfance qui souhaite de tout son être qu'aucun enfant ne soit plus battu, fût-ce par procuration, qu'aucun bachelier « nourri de grec et de latin » ne meure plus de faim, que personne, à l'avenir n'oublie « les victimes de l'injustice sociale » qui « prirent les armes contre un monde mal fait. »

Ainsi s'exprima-t-il dans des dédicaces qui auraient pu constituer un texte.

## « Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants » (*l'Enfant*)

*J'ai souvent ri aux éclats devant mon papier ; quelquefois aussi, je l'ai mouillé de mes larmes ; mais je ne crevais pas de ma plume une poche à fiel, et je ne sentais pas, comme quelques-uns semblent le croire, la bile bouillir dans mes veines avec des tons vert-de-gris.*

*J'écrivais sous la dictée de ma mémoire des pages dont je ne forçais pas le ton, me faisant au contraire un devoir de ne rien outrer et de ne pas mentir.*

Qui aurait pu être meilleur présentateur de son œuvre que Jules Vallès qui écrivait ces lignes à propos de *l'Enfant*, sous le titre « *Mon gosse* », dans *le Réveil* du 26 novembre 1882 ?

« Ceci est un livre de bonne foi », aurait-il donc pensé après Montaigne, ce qui ne l'empêche pas d'être une « critique en règle (vrai règlement de compte) du système universitaire », selon Béatrice Didier. Objectif ici et subjectif ailleurs ? L'hypothèse est vraisemblable et il nous est apparu que le meilleur moyen de proposer matière à réflexion sur ce point était de regrouper nos textes autour des deux axes famille-école, en tenant néanmoins compte du fait que le personnage de la mère et celui du père — la mère abusivement et le père professionnellement — sont presque aussi présents à l'école qu'à la maison. Bien évidemment, nous avons suivi l'ordre du volume : *Ma Mère, le Collège, le Lycée, l'Argent, Mes Humanités, la Pension Legnagna*. Pour donner un autre angle de vision, nous avons joint quelques pages extraites d'un recueil théorique, *l'Argent* et trois passages des *Réfractaires* : *les Victimes du livre, la Rue de Province* et *Jeunes élèves* où dominent les mêmes thèmes privilégiés.

La gestation du livre justifie quelque peu notre choix et témoigne qu'il n'a rien eu d'arbitraire.

Avant de sortir en librairie chez Charpentier sous le titre *Jacques*

*Vingtras* en mai 1879, *l'Enfant* avait paru en feuilleton dans *le Siècle* du 25 juin au 3 août 1878 sous le même titre de *Jacques Vingtras*. Mais le nom du signataire avait changé : La Chaussade était l'auteur du feuilleton et Jean de La Rue celui du roman en librairie. Pseudonymes non innocents : La Chaussade était un seigneur du 17<sup>e</sup> siècle, un réfractaire à sa façon, puisqu'il refusa de se plier aux ordonnances de Louis XIII concernant les protestants et qu'il fut chargé de défendre Montpellier contre les catholiques. Un homme de refus, donc, comme, deux siècles plus tard, pour des raisons toutes différentes, les communards. Jean de La Rue était presque transparent quand on se souvient que Vallès avait réuni ses chroniques journalistiques, en juin 1866, en un volume, *la Rue*; qu'il fonda le 1<sup>er</sup> juin 1867 un hebdomadaire, *la Rue*, qui devait être interdit à son 34<sup>e</sup> numéro (sur Proudhon), le 18 janvier 1868, qu'en 1876-1877 il signa Z dans *l'Événement* une série d'articles, *la Rue à Londres* et qu'il tenta de ressusciter l'hebdomadaire *la Rue* en août 1879. Il s'agissait donc bien d'une sorte de rendez-vous d'amour avec la rue, terrain de jeux de l'enfance, lieu de promenade en temps de paix, objectif premier des insurgés quand éclatent les révolutions ou les émeutes. La Rue désignait aussi clairement Jules Vallès que les initiales signifiantes de Jacques Vingtras. Signature non déguisée d'une autobiographie. La personnalité du scripteur prend de plus en plus d'importance à mesure que les titres de l'œuvre sont tour à tour éliminés : *Enfance d'un fusillé*, *Enfance d'un révolté*, *Enfance d'un réfractaire*, *Histoire d'un Enfant*, pour aboutir, finalement à *Jacques Vingtras*, symbole d'une enfance inoubliée (le mot réapparaît dans chaque projet) qui ne parvint à s'assumer que dans la révolte. La seule unité réelle de ce premier volet, comme des deux suivants, est le refus. Refus de la mère, qui sert d'ouverture au récit, comme elle servira de clôture, souveraine et tyrannique (« Tu vois, ça ne s'en va pas [*il s'agit du sang*]... Une autre fois, Jacques, mets au moins ton vieux pantalon ! ») Refus du père, écrasé par la mère et soumis aux humiliations d'un métier où il n'est pas entré par les portes royales qu'il franchira trop tard. Refus d'un système scolaire conçu pour plier dès le plus jeune âge les enfants aux lois d'une Société où tout est hiérarchisé avec, entre chaque classe, des goulots d'étranglement presque impossibles à franchir. La seule pierre de touche dont nul ne conteste la fiabilité est l'argent, dont le petit Jacques apprend très vite le pouvoir fascinateur et corrompeur. Le texte tiré de *l'Argent* pose à ce propos un certain nombre de problèmes et demandera des éclaircissements particuliers, car il n'appartient pas à la logique de Vallès. Mais il est dans la droite ligne de ces pages où l'enfant ne peut mettre en doute le bien-fondé de son martyre et où devient axiome l'absurde formule : « les

parents ont toujours raison ». Il faudra que Jacques jette sa gourme et que surviennent les événements de 48 et, bien davantage, la Commune, pour qu'il se sente le droit d'exprimer ses rancœurs. Et, pour que l'expérience ne soit pas inutile, il dédie son livre,

A TOUS CEUX

Qui crevèrent d'ennui au Collège

ou

Qu'on fit pleurer dans la famille,

Qui, pendant leur enfance,

Furent tyrannisés par leurs maîtres

ou

Rossés par leurs parents

---

## Les réfractaires

Sous le premier Empire, chaque fois qu'on prenait à la France un peu de sa chair pour boucher les trous faits par le canon de l'ennemi, il se trouvait, dans le fond des villages, des fils de paysans qui refusaient de marcher à l'appel du grand empereur. Que leur faisait, à eux, les ébats de nos aigles au-dessus du monde, que l'on entrât à Berlin ou à Vienne, au Vatican ou au Kremlin ? Vers ces hameaux perchés sur le flanc des montagnes, perdus dans le fond des vallées, le vent ne chassait point des nuages de poudre et de gloire. Ils aimaient, eux, leurs prairies vertes, leurs blés jaunes : ils tenaient comme des arbres à la terre sur laquelle ils avaient poussé, et ils maudissaient la main qui les déracinait. Il ne reconnaissait pas, cet homme des champs, de loi humaine qui pût lui prendre sa liberté, faire de lui un héros quand il voulait rester un paysan.

Non pas qu'il frémît à l'idée du danger, au récit des batailles ; il avait peur de la caserne, non du combat, peur de la vie, non de la mort. Il préférait, à ce voyage glorieux à travers le monde, les promenades solitaires la nuit, sous le feu des gendarmes, autour de la cabane où était mort son aïeul aux longs cheveux blancs. Au matin du jour où devaient partir les conscrits, quand le soleil n'était pas encore levé, il faisait son sac, le sac du rebelle ; il décrochait le vieux fusil pendu au-dessus de la cheminée, le père lui glissait des balles, la mère apportait

un pain de six livres, tous trois s'embrassaient ; il allait voir encore une fois les bœufs dans l'étable, puis il partait et se perdait dans la campagne.

C'était un *réfractaire*.

Ce n'est point de ceux-là que je veux parler.

Mes réfractaires à moi, ils rôdent sur le fumier des villes, ils n'ont pas les vertus naïves, ils n'aiment pas à voir lever l'aurore.

Il existe de par les chemins une race de gens qui, eux aussi, ont juré d'être libres ; qui, au lieu d'accepter la place que leur offrait le monde, ont voulu s'en faire une tout seuls, à coups d'audace ou de talent ; qui, se croyant de taille à arriver d'un coup, par la seule force de leur désir, au souffle brûlant de leur ambition, n'ont pas daigné se mêler aux autres, prendre un numéro dans la vie ; qui n'ont pu, en tous cas, faire le sacrifice assez long, qui ont coupé à travers champs au lieu de rester sur la grand'route, et s'en vont maintenant, battant la campagne, le long des ruisseaux de Paris.

Je les appelle des REFRACTAIRES.

Des réfractaires, ces gens qui ont fait de tout et ne sont rien, qui ont été à toutes les écoles : de droit, de médecine, ou des chartes, et qui n'ont ni grade, ni brevet, ni diplôme.

Réfractaires, ce professeur qui a vendu sa toge, cet officier qui a troqué sa tunique contre la chemise de couleur du volontaire, cet avocat qui se fait comédien, ce prêtre qui se fait journaliste.

Des réfractaires, ces fous tranquilles, travailleurs enthousiastes, savants courageux, qui passent leur vie et mangent leurs petits sous à chercher le mouvement perpétuel, la navigation aérienne, le dahlia bleu, le merle blanc ; des réfractaires aussi, ces inquiets qui ont soif seulement de bruit et d'émotions, qui croient avoir, quand même, une mission à remplir, un sacerdoce à exercer, un drapeau à défendre.

Réfractaire, quiconque n'a pas pied dans la vie, n'a pas une profession, un état, un métier, qui ne peut pas se dire quelque chose, ophicléide, ébéniste, notaire, docteur ou cordonnier, qui n'a pour tout bagage que sa manie, sottie ou grande, mesquine ou glorieuse, qu'il fasse de l'art, des lettres, de l'astronomie, du magné-